



HAL
open science

Clinique psycho-criminologique des radicalités violentes

David Vavassori, Sonia Harrati

► **To cite this version:**

David Vavassori, Sonia Harrati. Clinique psycho-criminologique des radicalités violentes. *L'Évolution Psychiatrique*, 2023, 88 (1), pp.69-82. <10.1016/j.evopsy.2022.11.007>. <hal-04672097>

HAL Id: hal-04672097

<https://hal.science/hal-04672097v1>

Submitted on 31 Mar 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC 4.0 - Attribution - Non-commercial use - International License

Clinique psycho-criminologique des radicalités violentes
Psychocriminology of Violent Radicalism

David Vavassori 1*, Sonia Harrati 2

1 Professeur en psychologie clinique et psychopathologie, Psychologue Clinicien - Toulouse II Jean Jaures, LCPI (EA 4591). 5 allées Antonio Machado, 31058 TOULOUSE Cedex 9.
<https://orcid.org/0000-0003-0376-2943>

2 Professeure en psychologie clinique et psychocriminologie, Psychologue Clinicienne - Toulouse II Jean Jaures, LCPI (EA 4591). 5 allées Antonio Machado, 31058 TOULOUSE Cedex 9.
<https://orcid.org/0000-0003-2231-6068>

*Auteur correspondant : David Vavassori
Adresse e-mail : david.vavassori@univ-tlse2.fr

Toute référence à cet article doit porter mention : Vavassori D, Harrati S. Clinique psycho-criminologique des radicalités violentes. *Evol psychiatr* 2023 ; 88 (1) : pages (pour la version papier) ou URL [date de consultation] (pour la version électronique)

1 Introduction

Les radicalisations violentes, en tant qu'agirs empreints d'une idéologie politique et/ou religieuse représentent un « fait social total » [1], dans la mesure où elles viennent ébranler les institutions et troubler les fondements symboliques du vivre ensemble. Cet article se donne pour objectif de montrer en quoi la clinique psychanalytique trouve à s'enrichir d'une lecture psycho-criminologique pour l'étude des trajectoires des sujets passant par l'acte idéologique. L'originalité de cette contribution réside dans la proposition d'un modèle d'analyse permettant d'appréhender les violences extrémistes comme résultant d'articulations multiples et réciproques impliquant d'une part, le sujet, son histoire de vie et son mode de fonctionnement psychique, et d'autre part, les modalités opératoires de l'agir violent idéologique et du contexte environnemental dans lequel ce dernier se manifeste.

Les violences légitimées par le fanatisme et l'extrémisme ne sont pas des phénomènes nouveaux. C'est d'ailleurs ce que Freud évoque dans *Malaise dans la Culture* [2] lorsqu'il écrit que « la barbarie infiltre en permanence la civilisation de l'intérieur ». Ainsi, les extrémismes religieux et politiques semblent s'actualiser dans une contemporanéité qui fournit les opportunités pour l'expression de nouvelles formes de radicalités violentes. Aujourd'hui, ce malaise s'est déplacé sur de nouveaux objets et sur de nouveaux espaces. En France, les attentats de ces dernières années ainsi que les violences des groupes extrémistes en marge des mouvements sociaux de 2018 et 2019 (ex. Black Blocs), sont venus introduire un questionnement sur ce que Kristeva [3] nomme le « mal radical ». Pour l'auteure, « le mal radical et la pulsion de mort, portés par les prouesses techniques de l'hyperconnexion, défient les Lumières qui les avaient sous-estimées » [3]. Ce phénomène, soutenu par les nouvelles technologies, impacte en premier lieu les plus jeunes, adolescents et jeunes adultes, « qui s'avèrent le maillon faible du lien interhumain attaqué parce qu'ils pâtiraient d'une « maladie d'idéalité » ([3], p.4). En conséquence, cette « hyperconnexion » amplifie à la fois la diffusion des idéologies, au nom desquelles des actes sont commis, et les résonances sociales et individuelles de ces actes, dont la portée est davantage effractante et traumatique. Aussi, les violences extrémistes, qui se sont succédé ces dernières années, n'ont pas manqué de mobiliser les chercheurs en sciences humaines et sociales, notamment en psychologie clinique et psychopathologie psychanalytique, les confrontant ainsi à une clinique dite de l'extrême. En effet, ces radicalités violentes constituent une atteinte à l'autre et au lien social, faisant reculer, toujours plus, les limites des réalités humaines et les limites de nos dispositifs

cliniques. Dès lors, le champ psychanalytique est amené à penser d'autres dispositifs de travail, de collaboration et d'autres concepts pour analyser ce *malêtre* [4].

De nombreux travaux ont été réalisés en France sur les trajectoires djihadistes et les raisons de leur mise en acte terroriste. Toutefois, les radicalités violentes trouvent à s'exprimer dans d'autres contextes, notamment politique comme en témoigne le cas clinique discuté dans cet article. D'ailleurs, l'état de la question dans le champ de la psychopathologie clinique et la psycho-criminologie nous conduit à deux constats. D'une part, les travaux scientifiques sur les processus de radicalisation et leurs expressions violentes questionnent principalement l'engagement extrémiste religieux. Peu s'intéressent à l'engagement extrémiste politique alors que ce dernier est aussi une réalité se manifestant sous différentes formes (telles que l'extrême gauche, l'extrême droite, les groupes anti-avortement, les mouvements séparatistes, les suprémacistes...). D'autre part, force est de constater que les recherches sur l'engagement extrémiste politique relèvent essentiellement de la sociologie [5 ; 6]. Pourtant, c'est bien sûr au carrefour des dimensions individuelle et collective, subjective et culturelle, que peut se comprendre l'engagement radical violent et qu'il est possible d'en restituer toute sa complexité. Cette complémentarité permet d'éviter une essentialisation sociologisante ou psychologisante.

Aussi, comme certains sociologues nous considérons que l'étude de l'engagement radical ne doit pas se réduire à la question du « pourquoi » mais tenter de répondre à celle du « comment ». Il convient de se défaire d'une recherche de causes générales, pour aller vers une analyse processuelle du phénomène afin de repérer une série de « transformations subjectives » dans le parcours du sujet radicalisé [6].

Avant d'aller plus loin, il est essentiel de délimiter le phénomène de « radicalisation » en tant qu'objet d'étude se présentant avant tout comme une construction socio-politique [6 ; 7]. De quoi parle-t-on lorsqu'on utilise les notions de radicalisation, radicalité et extrémisme ?

À propos de *la radicalisation*, Estano [8] rappelle que ce vocable est un anglicisme introduit par Mitchell et *al.* [9] qui la définit comme « une quête, la découverte, l'adoption et le développement d'un système de croyances extrêmes jusqu'au point où il agit comme catalyseur pour un acte terroriste ». Pour Kosrokhavar [10], la radicalisation renvoie au « processus par lequel un individu ou un groupe adopte une forme violente d'action, directement liée à une idéologie extrémiste à contenu politique, social ou religieux qui conteste l'ordre établi sur le plan politique, social ou culturel ». Notion floue et profane, la « radicalisation menant à la violence » est aujourd'hui employée comme concept scientifique [11 ; 12] mais aussi comme expression pour qualifier le processus des personnes qui en

viennent à s'engager « radicalement » dans une logique violente au nom d'une cause, d'une idéologie ou d'une ligne d'action militante. Ainsi, elle peut se penser comme l'adhésion à une pensée radicale extrême conduisant progressivement une personne et/ou un groupe à justifier le recours à l'action violente (politique ou religieuse). Ces quelques précisions définitionnelles, amènent à considérer que la notion de « radicalisation » d'une part, relève des champs social et politique, et non du champ psychologique, et d'autre part, concerne surtout les idées et les actes, et moins les personnes dites radicalisées. Parler d'une personne radicalisée paraît être un abus de langage induisant une confusion entre l'idéologie et le fonctionnement psychologique de la personne qui la défend. Il n'existe pas de processus psychiques et/ou cognitifs propres à la radicalisation, pas plus qu'une théorie générale de la radicalisation.

La radicalité, quant à elle, dans son utilisation contemporaine, vient souvent se substituer à la notion d'extrémisme, tout en correspondant à cette même vocation de menace de l'ordre public et de transgression de la norme sociale. Si l'on se réfère aux travaux de la sociologie clinique sur les extrémismes politiques [5], serait radical le sujet, « qui a partir d'une posture de rupture vis-à-vis de la société d'appartenance, accepte, au moins en théorie, le recours à des formes non conventionnelles d'actions politiques, éventuellement illégales, ou même violentes ». Plus généralement, la radicalité renverrait au fondement d'une croyance, d'une idéologie, d'une doctrine ou d'un dogme politique ou religieux et à ses expressions critiques ou pathologiques. De ce fait, la notion de radicalité nous semble plus adaptée à notre perspective car elle peut s'entendre à la fois comme un processus menant à l'engagement radical, et comme une position subjective, donnant sens à l'existence du sujet [13]. La notion de *radicalisme* renvoie à l'extrémisme en termes d'idéal, d'exaltation, de jusqu'aboutisme et de démesure. Il est question *d'extrémisme et de fanatisme*, dès lors qu'une pratique politique ou religieuse sont radicales et sans concession et qu'elle se base sur une simple conviction personnelle [14,15]. Cependant, tel que nous le verrons avec le cas de Lenny, le radicalisme idéologique et les radicalités violentes ne concernent pas exclusivement la religion. En effet, l'extrémisme violent consiste à promouvoir, encourager ou commettre des actes pouvant mener au terrorisme et vise à défendre une idéologie prônant une suprématie raciale, nationale, ethnique ou religieuse ou s'opposant aux valeurs et principes fondamentaux de la démocratie. Le terrorisme, en tant qu'agir violent idéologique, est d'ailleurs la finalité mortifère de certaines trajectoires de sujets extrémistes. À ce propos, certains auteurs soulignent la limite de penser le terrorisme comme la résultante d'une adhésion à une idéologie et/ou à des croyances radicales [16]. Les idéologies extrémistes peuvent représenter

une opportunité de radicalisation et non la/une cause unique, dans la mesure où des processus psycho-sociologiques interviennent en amont de l'engagement radical et des actes violents qui en découlent.

Le malaise individuel contemporain trouve donc à se nouer à différentes idéologies extrémistes : religieuses, politiques ou économiques. Ainsi pour Khosrokhavar [10], le polymorphisme des expressions radicales du malaise dans la culture viendrait en réponse aux défauts des idéologies institutionnelles et au « *vide de l'autorité, à la fatigue d'être soi, ou à une forme d'anomie* ». L'engagement idéologique radical et ses mises en actes témoigneraient d'une impossibilité individuelle de trouver une autre modalité d'agir (une autre solution), dans une parfaite bonne conscience, remettant en cause le rapport à la loi, à la norme ainsi qu'à l'altérité.

En effet, la lecture de témoignages de personnes dites radicalisées permet de relever que leur conversion et/ou leur engagement extrémiste s'arrime à un parcours de vie caractérisé d'une part, par l'excès, de consommations, de violences, de transgressions, de dépendance, de solitude et d'autre part, de vide, de manque de repères et de figures parentales contenant et sécurisantes, « *Avant, j'ai tout fumé, tout bu, tout vendu. J'ai fait tous les péchés, intérêts (prêt usuraire), jeu de hasard, impiété filiale, je tapais sur mes parents (...) Avec l'islam, j'ai tout arrêté, vendre du shit, alcool, braquage.* » ([17] p.242)¹. Toutefois, toutes les trajectoires et toutes les radicalités ne se valent et ne peuvent être réductibles les unes aux autres.

L'engagement idéologique extrémiste, comme solution aux impasses subjectives, semble alors reposer ici sur le clivage (bon/mauvais) et le déni d'une réalité complexe, ainsi que sur la recherche défensive de réponses sans équivoque aux questionnements et aux doutes relatifs à une existence en devenir. Cette vision manichéenne favorise l'adhésion progressive, mais totale, à une communauté proposant une construction du monde totalitaire. En conséquence, ce qui interroge, ce sont les conditions de réussite de la « greffe » idéologique. Ces sujets, notamment les plus jeunes, présentent une réelle « crise des processus identificatoires » qui se mue en conviction paranoïaque par la revendication de théories complotistes ou par la recherche de rédemption familiale [13].

Cependant, outre la recherche d'une idéologie défensive et d'un ennemi commun à détruire, l'engagement idéologique radical repose sur une rencontre fondée sur une communauté de vécus, une « communauté de destins » [18] liés aux achoppements de leur histoire familiale ainsi qu'à leur désespoir pubertaire [19 ; 7]. En effet, l'histoire de certains sujets engagés dans un parcours extrémiste semble répondre à la logique du palimpseste. Plus précisément, venant

¹ Extrait d'entretien de François, réalisé par F. Kosrokhavar.

se substituer à l'idéologie familiale, l'idéologie extrémiste participerait à contrôler ou à évacuer la honte secondaire résultant des humiliations familiales, communautaires et/ou sociales [20]. À ce propos, dans son étude réalisée auprès de sujets islamistes incarcérés, Khosrokhavar [17] relève l'impact de l'humiliation comme « *affects majeurs* » dans l'adhésion à l'islamisme. La résonance de l'humiliation vécue ou fantasmée au sein de la famille contribuerait à l'émergence de la violence radicale. Ainsi, les empreintes généalogiques d'humiliations vécues s'actualiseraient dans un discours de haine et seraient jugulées par un « bricolage » religieux ou politique qui exhorte le sujet, dit radicalisé, à la violence. Ainsi, même si les engagements radicaux religieux et politiques peuvent être différents par nature, il n'en reste pas moins qu'il existe des points communs, tel qu'une convergence des haines qui trouve un sens dans l'adhésion à un discours idéologique totalitaire et dans la tentative de ré-affiliation et/ou de resocialisation.

Par ailleurs, l'étude des relations intrafamiliales et des trajectoires individuelles de certains sujets djihadistes et extrémistes politiques [7 ; 18 ; 21] conduit à prendre la mesure des incidences de la période d'adolescence et de ses avatars dans l'engagement radical [7]. Dans ce passage de vie, l'adolescent(e) est radical dans sa recherche d'absolus et d'idéaux, sur lesquels ancrer les processus de transformation de soi [22]. Cette radicalité, lui permettant de se différencier et de s'individualiser, comprend une prise de risque. La recherche, parfois désespérée, de cet idéal peut conduire l'adolescent(e) à vivre des expériences entre réel, illusion et toute-puissance, expériences cultivées par la propagande des groupes extrémistes qui se disent offrir l'opportunité de changer le monde de manière radicale. Cette quête d'absolus, sans fléchissement, sans possibilité d'admettre d'exception, peut conduire à un radicalisme caractérisé par le refus de compromis et la mise en œuvre de ses convictions. Dès lors, pour le sujet radicalisé, le radicalisme, supposant l'assujettissement à une idéologie au point d'en soutenir toutes ses modalités jusqu'aux plus extrêmes, peut s'avérer une solution, transitoire ou pérenne, face aux impasses pubertaires et/ou familiales [7].

Ainsi, l'adhésion à des idéaux radicaux peut se révéler le reflet d'une vulnérabilité psychique mais elle ne peut expliquer à elle seule la participation à des violences de groupes extrémistes. De même, des typologies ou des profils-types fondés sur des classes d'âges et sociales ou sur les liens nationaux et culturels ne suffisent à comprendre les ressorts des dynamiques subjectives sous-jacentes aux radicalités violentes. La compréhension de l'engagement radical et de ses mises en acte violentes ne doit être envisagée qu'à partir d'une lecture processuelle

et multidimensionnelle tenant compte des dimensions anamnesticque, psychologique, psychique, sociale, environnementale.

Ainsi, nous soutenons qu'une lecture croisée, psychanalytique et psycho-criminologique, participe à restituer la complexité et la dynamique des radicalités violentes. Alors que la clinique psychanalytique contemporaine suppose d'appréhender les violences radicales selon l'hétérogénéité et la discontinuité du fonctionnement psychique afin de rendre compte de sa complexité, la clinique psycho-criminologique se propose de les comprendre comme le produit d'articulations multiples et réciproques impliquant la prise en compte de la position subjective du sujet dit « radicalisé » au regard de son parcours de vie et de son fonctionnement psychique, du mode opératoire des violences radicales et des opportunités sociales qui participent à leur donner forme, et du contexte environnemental dans lequel elles se manifestent.

Si ces deux lectures ont en commun de considérer les violences radicales comme une manifestation intrapsychique impliquant une lecture dynamique des processus psychiques qui les sous-tendent, leur mise en tension permet l'étude du rapport que le sujet entretient avec son engagement radical et ses actes, du mode opératoire et de la dynamique des mises en acte violentes (et de ses répétitions) au regard de leurs caractéristiques et des processus psychiques qui y sont mobilisés, du lieu et des conditions spatio-temporelles d'émergence de ces dernières [13]. C'est dans cette perspective que nous proposons d'appréhender les violences radicales, en tant que pratiques infractionnelles, comme le résultat d'un comportement observable, d'une histoire de vie singulière, d'une organisation psychique et d'un cadre d'opportunités participant à son actualisation. Cette perspective introduit donc une lecture pluri-référencée des violences radicales, ordonnée selon trois axes :

- Le premier axe tient compte de la position subjective du sujet auteur d'agir violent au regard de son histoire singulière et de son mode de fonctionnement psychique. Il soutient l'hypothèse selon laquelle l'engagement idéologique et ses mises en acte violentes se présentent comme une tentative d'élaborer une réponse intrapsychique face à un conflit psychique, par la modalité d'une mise en acte [23,24].

- Le second axe concerne l'analyse du mode opératoire de l'agir violent et défend l'hypothèse selon laquelle dans les mises en acte radicales violentes viendraient s'actualiser des mouvements psychiques internes non symbolisés et non symbolisables [24]. L'agir radical violent « possède inscrit en lui, dans ses modalités d'exécution mêmes, les stigmates de son émergence qui en constituent les contraintes » [25], l'étude de ces modalités opératoires s'avère sans conteste pertinente.

- Le troisième axe tient compte de l'environnement social dans lequel l'agir violent se manifeste et les opportunités sociales et situationnelles qui participent à sa réalisation. Il soutient l'hypothèse selon laquelle l'agir radical violent est dépendant et tissé d'éléments de l'environnement dans lequel il s'actualise. Par conséquent, il serait l'aboutissement historique d'une interactivité sujet/contexte, tandis que l'environnement façonnerait les conditions de son émergence. Autrement dit, son cadre d'apparition et de réalisation dépendrait de l'espace social et individuel auquel il « emprunterait ses paramètres et ses éléments de construction » [26].

2 Méthodologie

L'étude de l'engagement idéologique radical nous permet de relever que les nouvelles affiliations extrémistes semblent potentialiser des modalités de fonctionnement anti-social [27 ; 7]. Certaines études soulignent, en quoi le parcours de vie de certains djihadistes français ou encore d'extrémistes politiques [28, 29], se caractérise par des conduites violentes et/ou des pratiques infractionnelles précoces témoignant, dès l'adolescence, d'un recours à l'agir comme mode d'expression privilégié. Cependant, même si les histoires de vie ne sont pas toutes marquées par une trajectoire délinquante avant le recours à l'agir violent extrémiste, d'autres travaux soulignent la présence de violences intrafamiliales et de violences agies pendant l'enfance et l'adolescence chez des sujets engagés dans un processus de radicalisation violente [18,21]. Ces constats conduisent à soutenir l'hypothèse psycho-criminologique selon laquelle, l'agir idéologique violent n'est pas toujours un agir isolé, mais s'inscrit le plus souvent dans une mise en série d'actes répondant à une même fonction au niveau du fonctionnement mental [30]. C'est-à-dire, d'inscrire la compréhension de l'engagement radical et de ses mises en acte dans un ensemble de conduites polymorphes dont la fonction prend sens dans un parcours de vie et une dynamique intersubjective et intrapsychique. La lecture croisée, psychanalytique et psycho-criminologique, ici proposée, vise à comprendre la manière dont les nouages entre la trajectoire de vie et les modalités de fonctionnement anti-social trouvent de nouveaux supports d'expression sous couvert de justice et de réparation des humiliations vécues singulièrement ou par identification.

Ainsi, sous le prisme de la clinique psychanalytique et psycho-criminologique, cette contribution se donne pour objectifs de comprendre ce que vient signifier l'engagement idéologique radical de l'économie subjective d'un auteur ? En quoi, cet engagement se présente-t-il pour le sujet comme une tentative de se frayer un destin, dans un « familial

partagé » constitué de la croyance idéologique, de mises en acte violentes et des conséquences qui s'ensuivent ? En quoi, les modalités d'émergence et le mode opératoire des violences radicales témoignent-elles des impasses du sujet à s'inscrire dans le lien ?

Plus particulièrement, à partir du cas de Lenny, nous montrons en quoi :

- L'engagement idéologique radical et ses mises en acte résulteraient d'une part, d'un évènement de vie singulier précipitant le sujet dans la découverte d'une autre expérience de lui-même, dans laquelle transgresser revêt une norme étayante et valorisée ou engendre des inhibitions majeures ; et d'autre part, d'un polymorphisme clinique et transgressif résultant d'un contexte environnemental préformant une orientation dominante de normes et facilitant le recours à des pratiques infractionnelles.

- Le recours à l'agir idéologique violent ou le passage *par* l'acte idéologique violent² viendrait parer une menace narcissique et serait sous-tendu par une fonction intrapsychique : *exutoire* venant contenir des angoisses d'effondrement, d'anéantissement ou d'emprise ; *vicariante* visant à compenser un manque d'idéal ; et/ou *métabolique* d'un éprouvé de haine généré par des blessures individuelles et/ou collectives.

Lenny³ est rencontré dans le cadre d'une recherche de master 2 en psychologie clinique et psychopathologie sur le passage à l'acte idéologique [28]. Le projet de recherche n'a pas été soumis à un comité éthique dans la mesure où l'université de rattachement ne l'exige pas pour un travail de recherche de master. Cependant, les chercheurs ont veillé au respect du cadre éthique et déontologique de la recherche. En effet, celui-ci a été explicité oralement au sujet participant et repris dans la feuille de consentement signée par chaque partie. Cette dernière assure au sujet la confidentialité et l'anonymisation des données recueillies, l'informe sur son droit de se retirer de la recherche à tout moment et de la possibilité d'être orienté vers un psychologue si à la suite des entretiens il en émet le souhait.

Aussi, dans la mesure où ce travail s'est déroulé sur le temps court d'une année universitaire, et compte tenu des difficultés d'accès au terrain, il n'a été rencontré qu'un seul sujet. La prise de contact s'est faite par le biais des réseaux auprès d'un groupe de « black blocs⁴ ». Lenny

² Pour Roussillon [31], le passage *par* l'acte serait « *le passage du langage par l'acte* ». L'agir doit donc être « *interrogé comme forme de « passages » par le soma ou par l'acte, comme des formes de passages vers une forme « messagère » et signifiante* ».

³ Afin de respecter l'anonymat du sujet, le prénom est modifié et certains éléments biographiques ne sont pas mentionnés.

⁴ La dénomination de Black Blocs est utilisée pour la première fois dans les années 80 par les policiers allemands pour désigner des individus cagoulés, habillés en noir, qui se livrent à des destructions de biens et harcèlent la police. Selon Isabelle Sommier [5], les « *blacks blocs* » renvoient davantage à une tactique de manifestation et en aucun cas à un groupe constitué et pérenne. Ils s'organisent en groupes affinitaires (ou groupes d'affinité), soutenant une stratégie fondée sur l'auto-organisation, la spontanéité et l'action. Ils sont des groupes autonomes, dont l'objectif, est la rupture de la paix civile à partir de l'action, fût-elle violente, soutenue par une idéologie commune de « l'anti » (anti-capitalisme, anti-patriarcal, anti-état...).

est rencontré dans le cadre de trois entretiens semi-directifs de recherche. À partir de ces entretiens, nous avons investigué son parcours de vie (*sphères familiale, scolaire, professionnelle, sociale, conjugale*), les événements qui y ont pris sens (*crises, traumatismes, accidents, transitions et événements de vie qui structurent et orientent ce dernier*), ainsi que l'histoire de son adhésion idéologique et de ses violences sur son versant historique (*éléments biographiques significatifs soutenant l'adhésion idéologique*), phénoménologique (*rapport que le sujet entretient avec son adhésion idéologique et ses mises en acte violentes*) et dynamique (*modalités psychiques impliquées dans l'adhésion, ses mises en acte violentes et ses répétitions*).

Si cette rencontre ne relève pas d'une situation thérapeutique, elle reste néanmoins une expérience clinique dans la mesure où elle initie une rencontre singulière et privilégie l'écoute du sujet. Dans ce contexte, l'enjeu, pour le clinicien-chercheur, est d'offrir et de maintenir un dispositif clinique favorisant la rencontre avec le sujet, dont les attentes ou les craintes peuvent surdéterminer le discours. Celui-ci doit aussi mobiliser son expérience clinique pour contenir les effets traumatiques, voire persécutifs, que peut avoir une telle rencontre. Pour Lenny, l'aménagement de ce cadre ponctuel contenant semble avoir favorisé la reprise élaborative de son histoire et de son acte. Ainsi, dans la trame de son récit, Lenny parvient à la mise en place d'une histoire personnelle subjectivée, construite dans l'après-coup, à partir de ses fantasmes et représentations inconscients. C'est précisément ce remaniement « après-coup » des événements du passé, qui confère un sens au choix des événements racontés, mais aussi à la manière de les raconter.

3 Résultats

3.1 Le cas de Lenny

Nous rencontrons Lenny, âgé de 25 ans, après une incarcération de 6 mois pour « *regroupement en vue de commettre des violences et dégradations* ». Il se revendique du groupe des « Black Blocs » tout en évoquant avoir « *tout perdu* » depuis son incarcération et sa sortie de prison. Il est sans emploi et se dit « *complexé* » par sa situation d'ancien détenu.

3.1.1 À propos de son histoire

Du temps de son enfance et de son adolescence, Lenny garde un souvenir douloureux lié au traumatisme de violences intrafamiliales incarnées par un père tyrannique.

Il décrit son père comme autoritaire et violent, et une mère distante, non protectrice, l'un et l'autre travaillant dans les forces de l'ordre « *il fallait marcher droit à la maison* ». Le souvenir de cette réalité, mobilisant un mécanisme de défense de dénégation, relève d'une effraction mettant à mal la dimension symbolique faisant que la violence paternelle est difficilement pensable et élaborable « *je sais que mon père était violent avec ma mère (...) peut-être que j'ai vu quelque chose* ». Il revient plusieurs fois sur « *l'éclatement familial* » depuis le divorce parental alors qu'il est âgé de 11 ans. Son évocation semble réactiver des affects de colère et d'anxiété, comme s'il lui était difficile de dépasser la souffrance de la séparation, la perte de la continuité relationnelle et de faire le deuil d'une cellule familiale unie « *avec ma grande sœur mais (...) Elle est toujours là, même si ça fait 15 ans qu'on ne se parle pas (...)* ».

À cela, s'ajoutent des angoisses de perte lorsque sa mère décide de se séparer de lui en raison de la répétition de violentes disputes « *c'était la colère (...) je lui disais que je voulais vivre chez mon père, elle m'a pris au mot (...) j'ai failli la (sa mère) perdre* ». Pour Lenny, cette séparation semble avoir généré un vécu d'abandon, même s'il peut donner l'impression de nier l'étendue de sa souffrance. Il donne ainsi à voir la perte de supports identificatoires essentiels à une assise de sécurité interne permettant de se construire à la fois comme proche et différent de ses parents.

Le changement de mode de garde parentale et de domicile coïncident avec ses premières expériences délinquantes par identification, qu'il justifie par l'influence de ses fréquentations « *j'étais le seul blanc, blond aux yeux bleus dans un quartier Zone Éducation Prioritaire* ». Par association, mais sans pouvoir faire de liens ou rapprocher ses conduites avec les mouvements d'opposition au père et d'idéalisation de la mère, il affirme avoir « *tout fait pour retourner chez* » sa « *mère* ». Du retour au domicile maternel, il évoque la répétition de violences dont il est victime de la part de son beau-père tyrannique « *il fallait marcher droit, c'était chaud* ». Il en retient un vécu d'abandon et l'absence de protection maternels « *j'ai pris des coups, elle (sa mère) a fait la sourde oreille* ». À ce propos, la prise de distance et les questions rétrospectives que Lenny s'autorise, renvoient à une tentative de résister à un effondrement sur le mode dépressif « *je n'avais pas d'amis (...) je m'ennuyais beaucoup (...) je passais mes journées devant mon, ordinateur* ». Là encore, il ne peut faire de lien avec sa propre violence « *envers les profs je leur parlais mal déjà verbalement après j'ai eu un geste déplacé envers un prof, j'ai levé la main dessus (...) il m'a demandé d'enlever mes écouteurs (...) je l'ai giflé malheureusement* ». Telle qu'il la relate, la violence pulsionnelle immédiate et abrupte s'impose dès lors qu'il se voit confronté à une expression d'autorité vécue comme

menaçante et/ou humiliante « *c'est facile de jouer de sa place pour t'embêter (...) rabaisser les autres* ».

Suite à l'agression physique de cet enseignant de lycée, et à la demande de l'institution scolaire, Lenny consulte un psychologue. Pendant une année, cet espace de parole s'offre comme une pause, qui l'aide à mobiliser ses affects et contribue au soutien de la conflictualisation des liens familiaux « *ils ont sonné la sonnette d'alarme, fallait que je me calme, que je devais voir un psy (...) je suis timide et réservé (...) ça m'a un peu aidé à m'ouvrir (...) on parlait de ma situation familiale* ». Interrompu, ce travail psychique de mise en latence de ses éprouvés persécuteurs et destructeurs ne lui permet pas de secondariser la violence adressée à l'autre.

Sans capacité à se sortir de cette « *paranoïa ordinaire de l'adolescent* » [32], il se maintient dans une posture de faire porter à l'autre l'entière responsabilité de ce qui lui arrive « *il (l'enseignant qu'il a agressé) ne m'a plus jamais embêté (...) il m'a fait quelque chose que je ne tolère pas* ».

Lenny perçoit son entrée dans le monde social, à l'âge de 18 ans, au moment où sa mère se sépare de son compagnon. En quête d'autonomie, il déménage de ville pour aller chercher « *la vraie vie (...) je suis parti tout seul* » dit-il. Toutefois, cette expérience ne semble pas ouvrir sur un travail d'élaboration de séparation et une remise en mouvement de la dynamique identificatoire. Au regard de ses identifications œdipiennes peu structurantes, il donne à voir une dépendance au maternel et une reviviscence d'angoisses dépressives menaçant un moi fragile « *dur ! j'étais pas bien (...) j'ai tenu deux ans, après j'ai craqué parce que la vie était trop stressante pour moi (...) je suis revenu me perdre près de chez ma mère (...) j'ai ma mère pour moi (...) elle est toute ma vie* ».

Sur le plan sentimental, Lenny fait état d'une première relation, longue de 5 ans dès l'âge de 18 ans, et pour laquelle il reste peu informant. Il s'épanche davantage sur l'excitation maniaque provoquée par le recours à une sexualité libertine et/ou tarifée donnant ainsi à voir une hantise de la passivité et un besoin de contrôle omnipotent de l'objet « *prendre deux, trois, quatre filles avec moi, passer un week-end entier... faire ce qui me plaît (...) j'ai toujours été quelqu'un qui aime les belles femmes et être entouré vraiment ça a été le paradis* ». Dans cet anonymat sexuel, la quête de sensations est privilégiée au dépend de sentiments et d'émotions. En plus de lui procurer une forme de réassurance et un étayage narcissiques, ces agirs sexuels accordent à la rencontre sexuelle un statut d'objet consommable et participant à la lutte contre un intolérable affect de solitude voire d'abandon.

3.1.2 À propos de son acte

Pour Lenny, le souvenir de son acte semble difficile d'accès et mobilise le mécanisme de défense du clivage. Alors qu'il reconnaît partiellement son acte, il lui est pénible d'en reconnaître la violence et la brutalité provoquant ainsi un vécu d'étrangeté « *au procès (...) franchement, je ne me suis même pas reconnu sur les vidéos... La violence tout ça, l'acharnement que j'ai eu* ». Le sentiment de culpabilité, en rapport avec une représentation du préjudice causé aux victimes, est encore absent de son discours. Il minimise la gravité de son acte, et les regrets exprimés sont relatifs aux conséquences judiciaires sur lui-même « *vis-à-vis de ce que cela m'a coûté (...) j'ai payé de ma personne, trop cher. Mais c'est le système qui a fait que j'ai payé (...) me mettre six mois en prison pour ce que j'ai fait, c'est un peu fort* ». Lenny ne peut répondre de son acte, au sens d'assumer une position d'auteur et de considérer la ou les victimes. En revanche, il se montre plus à l'aise pour parler des motivations de sa violence, qu'il situe du côté de la cause des autres, des plus fragiles et précaires, en se revendiquant du mouvement des « Gilets Jaunes » puis des « Black Blocks ». Du récit de ses violences idéologiques, nous entrevoyons en quoi Lenny cherche à soutenir une position de sujet et entrevoit son rapport à l'altérité selon les valeurs de l'idéologie politique à laquelle il adhère. Pour lui, l'adhésion et l'engagement progressifs à une idéologie socio-politique remplissent une fonction narcissique rassurante « *c'est le système qui veut ça (...) ce jour-là le message est passé (...) ça a servi quelque chose* ». Pour autant, il ne peut faire de lien avec son vécu et sa propre histoire. Sous-tendus par un processus d'identification aliénante, l'adhésion idéologique politique et le recours à la violence agie s'inscrivent à la fois dans une réflexion socio-politique et dans une tentative de réparation de soi, voire une « *création d'un nouveau soi* » telle une « *armure identitaire* » [33] ou une panoplie psychologique [19]. Pour Lenny, ce travail de transformation, impliquant le renoncement au moi individuel pour un moi soumis au Moi idéal que représente le groupe [34], apparaît comme une manière de canaliser et d'instrumentaliser une excitation interne ainsi qu'une violence le débordant. La dynamique de l'adhésion idéologique est soutenue par le mépris et l'attaque des institutions justifiant son rapprochement des actions des « Black Blocks ». Il peut dire avoir suivi, commenté, et relayé leurs vidéos sur Internet, et s'être initié à la violence en manifestation « *J'en étais arrivé une fois à préparer des cocktails molotov (...) c'est monté crescendo, pas du jour au lendemain mais petit à petit. J'ai vu, je me suis renseigné, j'ai appris sur le terrain* ».

Le recours à la violence agie est présenté comme le seul et unique moyen de créer un rapport de force, de mener une lutte idéologique « *tout le monde en parle (...) faut réussir à faire*

entendre le message et ce jour-là on l'a entendu ». Pour Lenny, la violence offre l'opportunité d'une réparation qui fonctionne comme un exutoire et provoque une forme de jouissance « *j'ai tapé, j'ai cassé. C'était casser, je voulais encore plus casser. J'ai cassé dans le magasin (...) faut réussir à faire entendre le message (...) ce jour-là on l'a entendu (...) ça a été très violent, y'a des gens qui en parlent de ce fameux jour* ». Ses rationalisations sociales et politiques, participant à la recherche de sens et d'une légitimité de ses actes, laissent entrevoir une relation à l'autre vécue sur le mode persécuté-persécuteur et de ce fait, constituent un point de référence ne laissant aucune place au doute et à l'angoisse.

Par ailleurs, ses mises en actes radicales violentes paraissent sous-tendues par « *un besoin de haïr et de détruire* » [35]. Comme s'il s'agissait d'ancrer la haine dans le corps pulsionnel et l'expérience sensorielle [36] afin de soulager une tension interne « *j'ai bien vécu... c'est de la frustration, de la haine qui ressort (...) on se sent bien après* ». Les mouvements de haine s'exportent au dehors et précipitent la violence destructrice « *pour montrer que j'étais pas content (...) exprimer ma haine* ». De cette haine éprouvée, Lenny ne peut rien en dire, hormis la reconnaître et la nommer. Toutefois, la mise en récit de son histoire et de son acte nous laisse entendre que ses mouvements de haine relèvent à la fois d'une colère destructrice et d'une colère blanche intériorisées en lien avec des traumatismes précoces ; Hypothèse dont il se défend afin de maintenir l'idée paradoxale que sa violence, notamment radicale, ne relève ni de la répétition, ni d'une tentative de juguler la résonance traumatique d'évènements de son histoire « *un psy me dit que c'était mon enfance (...) mes parents, c'était des forces de l'ordre, je ne pouvais pas m'attaquer à eux, donc je m'attaque à leur image dans la rue. Je lui ai dit c'est pas du tout ça ! Ce n'est pas du tout ça le problème (...) alors après c'est quoi le problème ? Je ne sais pas moi* ».

Ainsi, face à un sentiment de passivité qui l'assaille, l'adhésion à une idéologie politique extrémiste relèverait d'une tentative de contrôler un vécu de désespoir identitaire suscité par les achoppements de la construction des premiers liens et des mouvements de transmission de la loi. Cette dynamique intrapsychique et intersubjective viserait à renverser une position passive et angoissante en une position active par la mise en scène d'un destin héroïque aux expressions destructrices. Dans celle-ci, la haine accomplit son travail de mort et signe la destitution de l'objet au profit de l'omnipotence du moi. Pour Lenny, cette mise à l'épreuve de soi apparaît comme une manière de prendre chair dans son existence et de

s'inscrire dans une posture d'invulnérabilité subjective « *on m'a jugé comme un manifestant violent, extrémiste, parce que radical, radicalisé ils ont dit...* ».

4 Discussion

Le cas de Lenny montre en quoi les enjeux cliniques et psychocriminologiques, tout comme la dynamique de l'adhésion idéologique et ses mises en acte violentes se découvrent au croisement d'une triple tension articulant les rapports entre la réalité interne et la réalité externe.

En premier lieu, une tension qui instaure un lien non aléatoire entre le mode d'entrée dans l'idéologie politique et l'histoire individuelle du sujet. En effet, pour Lenny, les évènements traumatiques auxquels il a été confronté (violences conjugales et intrafamiliales, divorce parental, rupture des liens familiaux prenant la forme d'abandon, négligences et carences affectives et éducatives, violences entre pairs...) prennent la valeur d'une effraction des enveloppes psychiques, d'un débordement du pare-excitation et des mécanismes de défense, associés à des effets désorganisateur signalés par des vécus d'empiètement de la continuité d'être. Par ailleurs, ces évènements créent, semble-t-il, les conditions d'une répétition à l'identique de scénarios pathologiques où s'intriquent des ravages intrapsychiques mais aussi intersubjectifs. Son histoire signale la récurrence de l'absence de tendresse et d'amour, la manifestation de la violence venant mettre en péril les mouvements identificatoires et sa singularité. Tout se passe comme si, dès son adolescence, Lenny cherchait à se défendre contre la violence à laquelle il est exposé et dont il est victime. Une violence qui n'a pu accéder au statut d'événement historicisé inscrit dans un processus de symbolisation. Tel qu'il se raconte, le sujet se montre pris par une dynamique de répétitions à l'identique venant mettre en échec toute tentative d'appropriation subjective. Lenny se montre dépourvu de ressources internes permettant la mise en circuit de la violence pulsionnelle, le livrant aussi à une violence qui s'enlise et s'évacue sous forme de comportements déviants et d'excès tels que les conduites délinquantes, la violence scolaire, le recours à des pratiques sexuelles multiples ou tarifées. Ainsi, la violence agit qu'il réalise dès l'adolescence (contre un enseignant, agissements transgressifs en bande) semble relever d'une tentative de sauvetage, par laquelle il tente de s'approprier sa subjectivité dans un monde qui s'impose comme violent et/ou traumatique, injuste et humiliant. Ce vécu d'injustice et d'humiliation, réactivé par l'actualité sociale, constitue le mode d'entrée dans l'engagement politique radical. Cette modalité d'engagement passe d'abord par l'adhésion à des idées relativement admissibles, de

justice sociale, pour évoluer jusqu'à l'adhésion aux idées les plus extrêmes de violence visant la rupture de la paix civile et la destruction.

En deuxième lieu, une tension qui interroge les rapports entre le mode d'engagement radical, le mode opératoire de ses mises en actes violentes et l'espace contextuel et situationnel dans lequel ils s'actualisent. Ainsi, le cas de Lenny signale en quoi la situation de groupe et l'organisation singulière de ses liens participent à fixer et à donner forme à l'adhésion idéologique et ses mises en acte violentes. Lenny semble trouver une solution vicariante et un refuge dans *l'adhésion à une pensée extrême* qui vient « tromper le vide » [37] laissé par les impasses identitaires et des transmissions généalogiques. L'assujettissement à un idéal d'omnipotence, incarné par le discours idéologique radical dont il témoigne, participe à le protéger d'un vécu de désemparement narcissique et à réparer les béances relatives au défaut de transmission générationnelle de ce qui fait lien d'appartenance. À travers l'engagement radical, Lenny trouve une identité narrative, à se raconter et donc dire quelque chose de ses appartenances et affiliations. Ainsi, dans cette histoire collective partagée avec son groupe extrémiste d'appartenance, l'espace-groupe soutient les identifications et les investissements narcissiques et objectaux et renforce ainsi le lien intersubjectif. Ce lien, organisé par un « *schème organisateur inconscient* » [38], acquiert une valeur défensive et sollicite du sujet des obligations et des assujettissements, tout en promettant des bénéfices et des jouissances. Pour Lenny, les processus d'idéalisation et d'identification au même « idéal du moi » contribuent à choisir la violence comme mode d'expression de sa réalité groupale. Cette « *alliance offensive* » [38] ou « *psychopathique* » [39] s'établit sur la base d'une coalition organisée en vue d'une attaque contre l'autre afin de le déstabiliser, de l'humilier voire le détruire selon une dynamique psycho-criminologique singulière.

En troisième lieu, une tension transversale aux deux premières concerne le lien entre l'économie psychique du sujet organisée sur le mode de l'attaque des liens et l'adhésion idéologique et de ses mises en acte violentes comme modalité offensive, défensive et/ou figurative. Pour Lenny, l'adhésion idéologique se révèle en rapport avec une vulnérabilité psychique liée à l'ébranlement que constituent les bouleversements de l'adolescence et les réaménagements nécessaires de la post-adolescence. Ce moment qui remobilise les conflits infantiles en lien avec une histoire de vie singulière peut être considéré comme un moment mutatif intéressant pouvant constituer l'occasion de trouver de nouvelles solutions à des conflits anciens. Ainsi, l'adhésion idéologique politique et ses mises en actes violentes se révélerait une tentative d'élaborer une réponse intrapsychique face à une conflictualité

psychique. En effet, parce que ces dernières sont, entre autres, sous-tendues par le mécanisme d'identification projective, elles permettraient au sujet de garder le « bon » à l'intérieur, et d'expulser le « mauvais » à l'extérieur, et ainsi de se protéger de son monde interne et de maintenir un équilibre psychique. La dynamique de son engagement radical et de ses mises en acte violentes laisse entrevoir le renversement des positions de victimé, (victime de son père, son beau-père, sa mère, son enseignant, du système) et de victimant (violence agie en bande, scolaire, idéologique). Dès lors, les violences idéologiques radicales agies se présenteraient comme une opportunité d'actualisation du trauma et/ou d'une tentative de le subjectiver en procédant par retournement à l'actif de ce qui a été vécu au passif. Pour se soustraire au traumatisme, et par des mouvements défensifs d'identification et d'identification à l'agresseur, Lenny, répèterait le traumatisme en se plaçant alternativement comme victime ou comme auteur.

La clinique de Lenny nous permet de soutenir que l'engagement idéologique radical ne relève pas d'un mode d'entrée unique mais résulte d'un faisceau d'enjeux et d'opportunités individuels, sociaux et contextuels. Quel que soit ce mode d'entrée, celui-ci s'aménage sur les souffrances provoquées par des désorganisations familiales et des ruptures précoces vécues par le sujet. En effet, les cicatrices internes et les vulnérabilités psychiques et sociales qui s'en suivent, notamment à l'adolescence, peuvent ainsi trouver une résonance et un refuge dans l'engagement idéologique radical. Ce dernier se constitue progressivement comme une solution aux impasses des processus de subjectivation. La réorganisation de l'économie subjective sur la base de la répétition de conduites radicales, déviantes et/ou violentes constitue l'un des risques majeurs. Aussi, pour le sujet, l'affiliation à un groupe et/ou à une idéologie extrémiste devient une issue possible à la quête de nouvelles valeurs donnant sens à son existence et le rendant indifférent aux normes communes du contrat social. La défense de son groupe d'appartenance et de ce qui le caractérise (pacte fraternel, idéologie, acquisitions illégales...) garantit dès lors, sa propre cohérence normative, au mépris ou non de sa propre existence [7]. En résumé, quelle que soit la forme de l'adhésion, l'engagement idéologique radical :

- est soutenu par une surenchère de la croyance extrême associée au défi de la norme et de la loi sociales, ainsi qu'au déni des conséquences qui en découlent ;
- vient créer d'une manière ou d'une autre, un dépassement à travers une succession d'expériences subjectives à maintenir et à développer tel un passage ritualisé ;
- contribue à un enfermement sécurisé par des obligations et des interdits et maintenu soit par la menace et la violence, soit par la séduction de bénéfices à acquérir (matériels, sociaux,

affectifs, filiatifs, familiaux ou divins...);

- est renforcé par une composante de haine se traduisant par une colère destructrice ou une colère blanche intériorisée. La haine se voit ainsi catalysée/métabolisée par l'idéologie extrémiste faisant fonction d'étayage narcissique, de revendication identitaire mais également de réparation de blessures individuelles et collectives. Dans cette logique, elle peut imprégner pleinement la pensée idéologique jusqu'à devenir l'un des principaux leviers de l'engagement dans une trajectoire extrémiste et de l'affiliation au groupe qui à la fois la véhicule dans les discours exhortant à la violence, et laisse entrevoir les possibilités de l'exploiter au service d'un destin mortifère. En cela, la haine apparaît comme l'un des ressorts des dynamiques violentes radicales, venant interroger à la fois la haine de l'autre et la haine sociale [40], dans un mouvement spéculaire.

5 Conclusion

Le cas clinique de Lenny signale en quoi la dynamique des trajectoires de vie, des processus intra et intersubjectifs, et des opportunités sociales menant à une affiliation extrémiste s'avère singulière. Dès lors, la compréhension de l'engagement idéologique radical et de ses mises en acte violentes implique d'éclairer :

- les tournants biographiques qui dans l'histoire de vie laissent des cicatrices ouvertes ou masquées et induisent des contextes d'impasse sociale et psychique ;
- la résonance des expériences éprouvantes présentes sous la forme de traces non-subjectivées à l'état brut qui tendent à traverser le temps ;
- la manière dont l'engagement idéologique radical donne forme et sens à ces noyaux non-élaborés ;
- ce que le sujet mobilise dans cette radicalité sous-tendue par une idéalisation aux contours mortifères.

Autrement dit, en quoi, l'adhésion à une idéologie radicale participe à le reconnaître en tant que sujet et lui donne envie d'agir sur la base des valeurs et les croyances que cette idéologie véhicule. Comment le sujet perçoit-il sa capacité à se représenter et à modeler le monde au regard de ce qui pour lui prend sens dans le lien social et de ses attaques, et des valeurs et croyances idéologiques radicales ? En quoi cette capacité à se représenter le monde, révèle-t-elle les propres capacités du sujet à agir, à être et à expérimenter au regard de son fonctionnement psychique et de son histoire individuelle ?

Si ces questions s'avèrent utiles pour penser l'accompagnement psycho-pénal et le travail thérapeutique du sujet dit « radicalisé », la compréhension de l'engagement idéologique et des dynamiques violentes ne peut se réduire à une seule dimension ou à un modèle explicatif unique. Elle doit conduire à choisir la complexité et l'articulation des savoirs visant à prendre en compte des relations qu'aucune discipline prise isolément ne saurait analyser.

Nous partageons alors la position de certains auteurs [21] qui soulignent que pour comprendre une trajectoire d'engagement idéologique radical, la mise en dialogue interdisciplinaire d'une démarche complémentariste s'avère pertinente et incontournable.

L'étude des radicalités violentes, en tant qu'objet complexe, ne peut faire l'économie de cette lecture interdisciplinaire conçue comme une position épistémologique. Un tel projet, présente l'intérêt de révéler la pluridimensionnalité des instances mises en tension et/ou antagonistes et « *le relief* » [41] de l'engagement idéologique radical et de ses résonnances sociales, psychologiques et anthropologiques. C'est à cette condition que nous pourrions comprendre la synthèse opérée par le sujet entre les registres intrapsychiques, intersubjectifs et anthropologiques à la croisée desquels il évolue. Dès lors, l'enjeu est de dépasser la simple juxtaposition et le croisement de données issues de différents champs disciplinaires. C'est au carrefour de ces différents niveaux de lecture qu'apparaissent des pistes de décryptage de l'engagement radical et de sa valeur de solution pour le sujet.

C'est à partir de ces considérations, que l'approche psycho-criminologique dans sa relation étroite avec la clinique psychanalytique permet d'impulser de nouveaux dispositifs de recherche favorisant des mouvements de synergie scientifique et clinique rendus possibles par des espaces dans lesquels chacun des domaines et disciplines peuvent apporter leur lecture et l'articuler à d'autres. Le défi, selon Devereux [42], est de permettre une mitoyenneté non-confusionnante entre plusieurs paradigmes et de restituer le jeu subtil des articulations complexes entre l'autre, dehors, et le plus intime de soi, dedans. De fait, l'une des racines du complémentarisme s'inscrit fondamentalement dans l'intersubjectivité [43]. L'objectif est d'optimiser le transfert des connaissances d'une discipline à l'autre et d'ouvrir sur des préconisations de terrain soigneusement pensées et articulées quant à la singularité des auteurs de violences idéologiques radicales [21]. Ce défi nécessite de penser la création d'espaces-tiers, intermédiaires, suffisamment sécurisants pour que chaque chercheur, chaque professionnel se risque sur le terrain de l'autre, et qu'ensemble ils parviennent à coconstruire des connaissances, à concevoir et mettre en œuvre des dispositifs psycho-pénal et clinique. Dans une telle perspective, l'engagement idéologique radical et ses expressions violentes confrontent les chercheurs et les praticiens à des situations fondamentalement complexes et

singulières et, inéluctablement, à l'écoute des récits les plus extrêmes. De ce fait, l'étude scientifique comme la prise en charge des sujets dits radicalisés, engagent les professionnels dans des mouvements intersubjectifs qui infiltrent tant les pratiques que les dispositifs cliniques et de recherche. Dès lors, l'analyse des mouvements transféro-contre-transférentiels émanant de la rencontre clinique sujet/clinicien et/ou de la relation qu'entretient le chercheur avec son objet d'étude fait partie intégrante du processus thérapeutique ou de recherche et de ses temporalités [13]. À ce titre, il est essentiel de repérer et d'analyser ce qui, en nous et dans l'autre, relève du registre collectif en considérant méthodiquement les niveaux affectifs et culturels qui résonnent dans les dispositifs de recherches et d'accompagnement [18].

Les auteurs déclarent n'avoir aucun conflit d'intérêt en lien avec cet article.

Références

[1] Karsenti. Marcel Mauss : Le fait social total. Paris : PUF; 1994.

[2] Freud S. Malaise dans la civilisation. Paris : PUF; 1971.

[3] Kristeva J. Interpréter le mal radical. [En ligne]. <http://www.kristeva.fr/le-mal-radical.html#:~:text=Le%20mal%20radical%20et%20la,valeurs%20d%27une%20morale%20universelle>. Consulté le 22/08/2022.

[4] Kaës R. Le Malêtre. Paris : Dunod ; 2012.

[5] Sommier I. Aux antipodes des extrémistes d'hier, les radicaux d'aujourd'hui. *Pouvoirs* 2021; 179:103-13.

[6] Guibet Lafaye C. Engagement radical, extrême ou violent : basculement ou "continuation de soi ?" *Cahier Sens public* 2017;1-42 : . <https://doi.org/10.7202/1048842ar>

[7] Vavassori D, Harrati S. The jihadist commitment as a solution to the impasses of family transmissions 1. In: Ferret J, Khosrokhavar F, editors. *Family and Jihadism*. London : Routledge; 2021. p. 151-174.

[8] Estano N. Éclairage psycho-criminologique des passages à l'acte terroriste. *Le Genre humain* 2019;61:105-11.

- [9] Mitchell DS, Bhatt A. “Radicalization in the West : The Homegrown Threat”. The New York City Police Department; 2007. 87 p. Disponible : <https://info.publicintelligence.net/NYPDradicalization.pdf>
- [10] Khosrokhavar F. Radicalisation. Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, coll. «Interventions » ; 2014.
- [11] Neumann PR. The trouble with radicalization. *International Affairs* 2013;89(4):873-93.
- [12] Brie G, Rambourg C, editors. Radicalisation : analyses scientifiques versus usage politique : synthèse analytique. Agen: Centre interdisciplinaire de recherche appliquée au champ pénitentiaire; 2015.
- [13] Harrati S, Vavassori D, editors. Manuel de psycho-criminologie clinique. Paris : Dunod; 2022.
- [14] Striegher JL. Violent extremism: An examination of a definition dilemma. In : 8th Australian Security and Intelligence Conference, Edith Cowan University Joondalup Campus, 30 November – 2 December. Perth, Western Australia ; SRI Security Research Institute, Edith Cowan University ; 2015. p. 75-86. DOI: 10.4225/75/57a945ddd3352
- [15] Fahmi G, Meddeb H, editors. Market for Jihad: Radicalization in Tunisia. Washington DC: Carnegie Middle East Center; 2015.
- [16] Schuurman BW, Taylor M. Reconsidering radicalization: fanaticism and the link between ideas and violence. *Perspectives on Terrorism* 2018;12(1):3-22.
- [17] Khosrokhavar F. Quand Al Qaïda parle : témoignages derrière les barreaux. Paris : Grasset ; 2006.
- [18] Mansouri M, Harrach Z. Une clinique de la «radicalisation». *Évol Psychiatr* 2021 :86(1) : 77-88
- [19] Vavassori D. De la radicalité adolescente à la radicalisation. In: Vavassori D, Harrati S, editors. La psychologie clinique face aux symptômes contemporains -10 fiches pour comprendre. Paris: In press; 2018. p. 51-64.
- [20] Rousseau C. La radicalisation violente au Québec: comprendre, prévenir et intervenir. *Le Genre humain* 2019 ; 61(2) :135-45.
- [21] Rousseau C, Hassan G. Current Challenges in Addressing Youth Mental Health in the Context of Violent Radicalization. *Journal of the American Academy of Child and Adolescent Psychiatry*. 2019;58(8):747-50.
- [22] Gutton P, Moro MR, editors. Quand l'adolescent s'engage: radicalité et construction de soi. Paris: In Press; 2017.

- [23] Harrati S, Vavassori D, Villerbu LM. L'analyse criminelle sérielle appliquée aux agressions sexuelles féminines. *Forensic : Revue de psychiatrie et psychologie légale* 2003;16:34-9.
- [24] Harrati S, Vavassori D. Étude clinique du parcours de vie et de la dynamique de la violence sexuelle des femmes. *Bulletin de Psychologie* 2015; 68 (4): 319-30.
- [25] Cialvaldini A. L'agir violent sexuel. In: Chabert C, Ciavaldini A, Jeammet P, Schenckery S, editors. *Actes et dépendances*. Paris: Dunod; 2006. p. 111-169.
- [26] Lebas P, Lemasson JM, Balland F. Le criminel sériel : de la nécessité d'une nouvelle approche psychologique. In: Villerbu LM, editor. *Dangerosité et vulnérabilité en psychocriminologie*. Paris: L'Harmattan; 2003. p. 103-150.
- [27] Ferret J, Khosrokhavar F, editors. *Family and jihadism: a socio-anthropological approach to the French experience*. London : Routledge; 2021.
- [28] Appourchaux T. *Radicalisation et passage à l'acte idéologique [Mémoire M2 de psychologie]*. Toulouse : Université Toulouse II Jean Jaurès ; 2020.
- [29] Da Silva S, Vavassori D, Coulanges M, Harrati S. Étude clinique de l'acte violent idéologique : de l'adhésion idéologique transitionnelle à sa mise en acte violente. L'exemple de Marc. *Bulletin de psychologie* 2015; 535:39-49.
- [30] Harrati S. Clinique de l'agir violent. In: Vavassori D, Harrati S, editors. *La psychologie clinique au défi des symptômes contemporains*. Paris: In Press; 2018. p. 79-94.
- [31] Roussillon R. Conclusion. Les « situations limites » de la psychanalyse. In: *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*. Paris: PUF; 2013. p. 303-320.
- [32] Marty F. La violence comme expression du mal-être à l'adolescence. *Adolescence* 2009; 27(4):1007-17.
- [33] Benslama F. « L'idéal blessé et le surmusulman ». In: Benslama F. *L'idéal et la cruauté. Subjectivité et politique de la radicalisation*. Paris: Lignes; 2015. p. 11-28.
- [34] Bion WR. Attaque contre les liens. *Nouvelle Revue de psychanalyse* 1982;25:285-98.
- [35] Freud S. Pourquoi la guerre ? In: *Résultats, idées, problèmes*. Paris: PUF; 1986. p. 203-215.
- [36] Green A. Passivité-passivation : jouissance et détresse. *Revue française de Psychanalyse* 1999; 63(5):1587-1600.

[37] Benghozi P. Clinique identitaire de la radicalisation idéologique et Jihad dans les organisations incestueuses et incestuelles. Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe 2016; 67(2):51-66.

[38] Kaës R. Les alliances inconscientes. Paris : Dunod ; 2007.

[39] Pinel JP. Enseigner et éduquer en institution spécialisée : approche clinique des liens d'équipe. Connexions 2001;75(1):141-52.

[40] Mansouri M. Penser les postures cliniques face aux radicales réalités adolescentes, Le Genre humain 2019; 61(2):189-92.

[41] Pagès. M. Violence Politique. Toulouse : Érès ; 2003.

[42] Devereux. De l'angoisse à la méthode. Paris : Flammarion; 1980.

[43] Missonnier S. « Intégration » vs « complémentarité » entre neurosciences et psychopathologie psychanalytique périnatale. Le Carnet PSY 2016;201(7):22-7.